

Anne-Marie MOVASSAGHI

Aptitudes et connaissances linguistiques des voyageurs français en Perse au XIX^e siècle

Malgré ses origines indo-européennes, le persan n'est pas, pour les Français, une langue particulièrement facile à apprendre. Cependant, la présence de xénismes persans dans les récits de voyage en français¹ laisse supposer que les auteurs de ces ouvrages avaient acquis un certain niveau de connaissances qui leur permettait de transcrire en caractères latins des mots persans qu'ils avaient lus ou entendus. Et, dans ce cas, une série de questions s'impose à l'esprit: certains voyageurs avaient-ils eu la possibilité de suivre des cours de langues orientales avant d'entreprendre leur voyage en Perse? Ou avaient-ils été envoyés en Perse justement en raison de leurs aptitudes à parler le persan? D'autres s'étaient-ils initiés, eux-mêmes, à cette langue avant le départ en Orient? D'autres encore avaient-ils réussi, malgré la brièveté de leur voyage, à apprendre la langue sur le terrain? Et combien d'entre eux la maîtrisaient vraiment? Enfin, si la plupart

1. La présente étude se fonde sur l'analyse d'une trentaine de récits de voyageurs dans lesquels nous avons relevé 707 xénismes persans différents.

avaient glané, ici et là, des bribes de vocabulaire, lesquels connaissaient la structure du persan et, *a fortiori*, lesquels étaient capables de lire et/ou d'écrire?

I. Les anciens élèves de l'École des langues orientales

Le cas de Pierre-Amédée Jaubert est particulièrement exceptionnel. Selon Sédillot, membre de la Société Asiatique, il «appartient à cette pléiade de savants distingués qui, sous l'heureuse influence de Silvestre de Sacy, contribuèrent, au commencement de ce siècle [le XIX^e siècle], à placer la France au premier rang dans le domaine de l'érudition orientale»². En fait, ce furent les événements politiques du moment qui canalisèrent le jeune Jaubert: dans les premières années de la Révolution, lorsque les exécutions répandaient la terreur, son père, ayant été dénoncé par un groupe de factieux venus de Marseille, avait dû se réfugier à Paris avec toute sa famille. Amédée, l'aîné de six enfants, travailla d'abord comme compositeur dans l'imprimerie Didot. En l'an IV, il fut employé aux archives du ministère de la Guerre, tout en suivant des cours pour se préparer au concours de l'École polytechnique, auquel il échoua. Le hasard voulut que, passant un jour rue d'Amboise, il s'arrêtât «devant une grande affiche annonçant la prochaine ouverture des cours de turc, d'arabe et de persan à l'École des langues orientales, dont la création était toute récente»³; Venture, Langlès et Silvestre de Sacy étaient titulaires de ces diverses chaires»⁴. Jaubert, qui connaissait déjà l'anglais et l'italien se mit à fréquenter les cours de ces savants maîtres et fit des progrès si rapides qu'on lui offrit bientôt un poste de «jeune de langue» à Constantinople⁵. En 1798

2. M. Sédillot. «Notice sur P. Am. Jaubert», *Voyage en Arménie et en Perse d'Am. Jaubert*, Paris, Ducrocq, 1821, p.I.

3. Par une loi du 13 prairial an III (1795), une école spéciale des langues orientales fut attachée à la Bibliothèque nationale de Paris puis transférée dans ses propres locaux; elle se composait de trois chaires destinées à l'enseignement de l'arabe, littéraire et vulgaire, du persan et du malais, du turc et du tatar de Crimée.

4. M. Sédillot, *op.cit.*, p.IV.

5. Le Corps des Jeunes de Langue avait été créé à Constantinople par un décret royal de 1699.

(an VI), Venture désigna Jaubert comme un des quatre interprètes attachés à l'armée de Bonaparte qui se préparait à faire une expédition en Egypte. Lorsque Venture succomba à la maladie de langueur dont il était atteint, Jaubert le remplaça au Caire comme premier interprète. Bonaparte rentra en France en 1799 et Jaubert l'accompagna; trente jours plus tard (le 18 brumaire), Bonaparte était à la tête du gouvernement et Jaubert était nommé secrétaire-interprète au ministère des Affaires étrangères; il remplaçait aussi Venture à l'Ecole des langues orientales vivantes. Grâce à la bienveillance de Bonaparte à son égard, à son propre sens de la diplomatie et à ses connaissances réelles des langues orientales, Jaubert avait désormais une carrière toute tracée: en 1801, il accompagna le colonel Sébastiani en Egypte et en Syrie; en 1804, Napoléon l'envoya à Constantinople pour transmettre au Sultan Sélim III la nouvelle de son couronnement; et, en 1806, ce fut lui que Napoléon choisit pour engager des discussions avec Fath-'Ali Chāh. Le *Voyage en Arménie et en Perse* de Jaubert abonde en exemples où l'auteur fait preuve de ses talents en ce qui concerne ses connaissances en langue persane. A son arrivée sur le territoire persan, à Khoï, il rapporte sa conversation avec le gouverneur Hussein Khān; à Ahmadābād, un jeune Persan lui ayant présenté un compliment en vers qu'il avait spécialement composé pour l'envoyé français, Jaubert se permet de le juger en le trouvant "passablement ampoulé"⁶. A Marand, comme on le questionnait beaucoup sur l'Europe et qu'on lui parlait des affaires de la Perse, il demanda – sans aucun interprète – des détails sur ce qui s'était passé depuis la mort de l'eunuque roi⁷. A Ardabil, 'Abbās Mirzā⁸ en personne lui témoigna son vif désir d'apprendre «de sa bouche» les événements qui s'étaient passés récemment en Europe⁹ et, durant son séjour dans le camp, Jaubert eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec ce prince, de s'intéresser à ses discours et

6. Pierre-Amédée Jaubert, *op.cit.*, p.153.

7. *Ibid.*, p.154.

8. 'Abbās Mirzā était le fils aîné de Fath-'Ali Chāh et l'héritier présomptif de la couronne de Perse. Il mourut cependant, en 1833, un an avant son père qui désigna pour son successeur Muhammad Mirzā, fils de ce prince.

9. Pierre-Amédée Jaubert, *op.cit.*, p.174.

d'écouter «ceux qui sortaient de la bouche de ses vizirs, de ses mirzas et même des faquirs qu'on rencontrait à sa cour»¹⁰. Enfin, à Téhéran, il côtoya «un grand nombre de personnes, attirées par la curiosité et par le désir de s'entretenir avec un Français qui parlait le persan» et à qui il était obligé «de répondre avec quelque détail»¹¹. L'audience avec Fath-'Ali Châh dura plus d'une heure «soit à cause du désir qu'éprouvait ce prince d'être exactement informé de l'objet de sa mission, soit parce qu'il lui était agréable de pouvoir s'entretenir avec un Européen sans secours d'interprète»¹². Le récit de Jaubert atteste aussi des échanges épistolaires entre l'envoyé de Napoléon et les autorités persanes, en particulier avec le prince 'Abbās-Mirzā¹³. De retour en France, sa mission en Perse terminée, Jaubert était souvent pressenti pour servir d'interprète auprès des envoyés des souverains de l'Orient; en 1808, déjà, c'était lui qui avait reçu l'ambassadeur persan, Asghar Khān, à Paris. Il était aussi le traducteur attitré des documents que recevait le ministère des Affaires étrangères concernant l'empire ottoman. Malheureusement, après la chute de l'empereur, Jaubert dut se résigner à réduire ses activités professionnelles. En novembre 1819, cependant, on lui rendit sa place de secrétaire-interprète pour les langues orientales. Pendant la Restauration, il partagea son temps entre sa chaire de turc à l'École des langues orientales vivantes et la rédaction d'ouvrages tels que son *Voyage en Arménie et en Perse*, publié en 1821, ou ses *Éléments de grammaire turque*, en 1823. A la mort de Silvestre de Sacy, Jaubert fut tout naturellement nommé, le 25 avril 1838, président de l'École des langues orientales vivantes et, le 13 mai de la même année, professeur de langue et littérature persanes¹⁴. Il

10. *Ibid.*, p.189.

11. *Ibid.*, p.223.

12. *Ibid.*, p.233.

13. «... j'écrivis au schah-zadeh Abbas-Mirza pour lui demander ses commissions...» (Pierre Amédée Jaubert, *op.cit.*, p.312) et «[Ahmed- Khan] me remit aussi une lettre que le schah-zadeh m'avait fait l'honneur de m'adresser.» (*Ibid.*, p.314).

14. «La chaire de langue persane date d'un décret du 23 brumaire an XIV (3 septembre 1805), signé par Napoléon, du quartier général de Saint-Polten, et

devenait également, à la même période, président de la Société Asiatique. Cet amour que portait Jaubert aux langues orientales reflétait bien, comme il le remarque ci-dessous, son désir de connaître d'autres peuples et d'assumer fidèlement les missions que sa patrie lui avait confiées:

La connaissance de la langue d'un pays est strictement nécessaire à ceux qui veulent étudier les mœurs des hommes qui l'habitent. Le langage, étant (pour nous servir d'une expression usitée dans l'Orient) le miroir de la volonté, réfléchit avec netteté la physionomie des peuples. Le plus ou le moins de fréquence dans l'expression de certaines idées, dans le retour de certains mots, décèle une manière d'être habituelle et imprime au style un caractère que les hommes les moins exercés saisissent facilement. Cette vérité, que des exemples journaliers rendent sensible, est singulièrement frappante dans les langues orientales, où, par exemple, le verbe *ordonner* signifie *faire*, où l'on ne dit point *votre serviteur*, mais *votre esclave*, et où tout enfin fait reconnaître l'esprit des nations qui les parlent¹⁵.

Dans la même lignée que Jaubert, nous pouvons placer Eugène Boré: bien qu'une génération les séparât, ils avaient tous deux suivi, à Paris, «le cours si savant et si intéressant de M. de Sacy dont la mémoire, environnée d'estime et d'admiration»¹⁶, ne les avait jamais quittés. Eugène Boré ne tarissait pas d'éloges sur le «vénérable M. de Sacy»¹⁷, son «immortel maître»¹⁸, dont le souvenir était «ineffaçable»¹⁹. Dans une lettre à Eugène***, écrite de Constantinople le 26 décembre 1837, Boré explique:

J'ai une foule de choses de première nécessité à apprendre: ainsi, après la langue, vient l'écriture, que je savais mal, et comme un écolier. Je veux

←

qui divise en deux la chaire de langues persane et turque. M. Silvestre de Sacy fut présenté par le Collège le 24 février 1806. Ses successeurs furent le chevalier Amédée Jaubert (ordonnance du 11 mars 1838), M. Mohl (ordonnance du 11 mars 1847), M. Barbier de Meynard (décret présidentiel du 25 juin 1876).» (James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, Paris, Ernest Leroux, 1905, note p.8).

15. Pierre-Amédée Jaubert, *op.cit.*, p.256.

16. Eugène Boré, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, Paris, Olivier-Fulgence, 1840, 2/106.

17. *Ibid.*, p.294.

18. *Ibid.*, p.179.

19. *Ibid.*, p.294.

attraper *la main orientale* pour le turc, l'arabe, le persan et l'arménien. Or sache, cher ami, que ce n'est pas chose facile. Il faut un exercice long et soutenu, sous les yeux d'un maître capable. J'ai commencé cette tâche et je veux la continuer²⁰.

Une année plus tard, Boré peut se targuer de parler persan et espère que «dans quelques mois viendra le tour de l'arabe»²¹. Il converse avec ses domestiques dans la langue du terroir et il prend des maîtres d'écriture de langue persane, de turc et d'arménien. Vers la fin de l'année 1838, Eugène Boré écrit à son père:

J'ai senti la nécessité de me fortifier dans la connaissance du persan, langue qui forme le complément du turc, en ce sens que le dialecte de Constantinople lui a emprunté, ainsi qu'à l'arabe, un nombre considérable d'expressions²².

Une fois installé dans sa "petite maison blanche" de Tabriz, qu'il partage avec le père lazariste, M. Scaffi, Boré se prend d'affection pour les Persans et pour leur langue:

J'ai trouvé là, dit-il, mille avantages et mille ressources, qui m'engagent à prolonger de quelques mois mon séjour en Perse. Ce pays m'a toujours vivement intéressé²³.

En fait, son départ sera maintes fois ajourné, Eugène Boré devant, en l'absence de son «cher et vénérable compagnon», M. Scaffi, prendre toute la responsabilité du projet d'organisation de l'université de langue française à Tabriz, un véritable «petit Collège de France»²⁴. Il met également ses loisirs à profit pour rédiger une grammaire persane-française, à l'usage de ce collège, ainsi qu'une grammaire du turc parlé en Azerbâidjân par les tribus qâdjâres et afchâres, lequel lui paraît «être un dialecte de transition entre le djagataï, ou turc dit oriental, et la langue plus douce et plus riche parlée à Constantinople et dans toute l'Anatolie»²⁵. Enfin, il se lance, avec ses étudiants de français,

20. Eugène Boré, *op.cit.*, 1/101.

21. Eugène Bore, *op.cit.*, 2/66.

22. *Ibid.*, p.107.

23. *Ibid.*, 2/06.

24. *Ibid.*, p.294.

25. *Ibid.*, p.119. (Lettre au président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

dans des traductions des *Odes* de Ḥāfez²⁶... Ainsi, non seulement Eugène Boré s'avérait être un chrétien sincère, défenseur des intérêts de la France en Perse, mais aussi un passionné des langues orientales, en particulier du turc et du persan.

II. Le personnel des ambassades et les drogman

Des connaissances d'Adrien Dupré, attaché à la mission Gardane et drogman de l'ingénieur-géographe Trézel au cours de leur voyage à Bagdad et en Perse, nous ne savons pas grand-chose. Tout au plus explique-t-il, à plusieurs reprises, dans son introduction du *Voyage en Perse*:

Un séjour de dix-huit mois, la connaissance des langues orientales, sont mes titres à la confiance et les preuves des moyens que j'avais de recueillir d'exactes documents (...) J'ajouterai que l'habitude de voyager en Orient, et l'intelligence de la langue, m'ont fourni les moyens de tenir le journal le plus exact et le plus détaillé de la route que j'ai suivie²⁷.

Mais rien ne prouve dans ses récits qu'il ait eu des contacts verbaux directs avec les Persans: jamais il ne rapporte aucune conversation – que ce soit avec les gens du peuple, les muletiers, les gouverneurs de province ou les princes qādjārs –, ses seules remarques se limitant à des stéréotypes du genre: «Nous reçumes la visite de plusieurs seigneurs de la cour»²⁸, ou bien «la conversation fut froide»²⁹. Et s'il avait pu aisément converser en persan, que penser de l'exclamation qu'il profère à son arrivée à la Légation de France d'Ispahān où résidaient alors trois officiers français?

Après plusieurs mois de voyage dans des pays où le langage, le caractère et les mœurs sont si peu conformes aux nôtres, nous ressentîmes une douce satisfaction de revoir des compatriotes dans des contrées si éloignées de la terre qui nous avait vu naître. Délicieux et inexprimable plaisir!³⁰.

26. *Ibid.*, p.295.

27. Adrien Dupré. *Voyage en Perse fait dans les années 1807, 1808 et 1809: en traversant la Natolie et la Mésopotamie depuis Constantinople jusqu'à l'extrémité du Golfe Persique et de là à Irewan...*, Paris, Dentu, 1819, I/I-IV.

28. *Ibid.*, p.339.

29. Adrien Dupré, *op.cit.*, 2/107.

30. Adrien Dupré, *op.cit.*, 2/118.

Jeune de langue de l'école de Constantinople, désigné provisoirement à la mission Gardane par le général Sébastiani, J.M. Tancoigne nous apparaît aussi comme un linguiste bien novice. Il est possible qu'il ait acquis, à l'École des langues orientales vivantes, une bonne pratique du persan parlé et qu'il ait pu utilement remplir ses fonctions d'interprète auprès du général Gardane et de sa suite mais il avoue modestement qu'il n'est «point assez versé dans les langues orientales» pour donner «un traité complet de la littérature persane» et que ce serait une folle présomption de sa part que «de vouloir entreprendre une tâche aussi difficile, après des orientalistes tels que ceux dont la France s'honore». Il soumet néanmoins à sa correspondante la traduction de quelques histoires du *Golestān* de Saadi, son «premier essai dans l'étude du persan»³¹. Bien qu'il en fût à ses débuts, Tancoigne savait donc parler et lire le persan.

Les avis semblent partagés en ce qui concerne les connaissances linguistiques du Comte de Gobineau. Dans sa réédition de 1923 de *Trois Ans en Asie*, Bernard Grasset signale que «sa parfaite connaissance des langues orientales le désignait»³² au poste de premier secrétaire de légation à la mission du ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire, Nicolas-Prosper Bourée, que Napoléon III, au début de son règne, nomma en Perse. Et E. Orsolle ne pouvait être plus flatteur quand il écrivait:

M. de Gobineau est un des hommes qui ont le mieux étudié et compris l'Orient, dont il connaissait à fond les idiomes; bien connu en Europe par ses savantes publications, il est resté célèbre en Perse comme traducteur du *Discours de la méthode* de Descartes^[33], ouvrage d'autant plus goûté

31. J.M. Tancoigne, *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie*, Paris, Nepveu, 1819, 2/89. (Lettre 26, écrite de Téhéran, le 15 mai 1808).

32. Arthur de Gobineau, *Trois Ans en Asie*, Paris, Bernard Grasset, 1923, 1/V.

33. Gobineau dans *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale* (Paris, G. Crès, 1928) s'enorgueillissait d'avoir collaboré à cette traduction: «... j'ai traduit en persan, disait-il, avec l'aide d'un savant rabbin, Moulla Lalazâr Hamadâny, le *Discours sur la méthode* de Descartes, que le roi Nasreddyn Shah a daigné faire publier» (p.83), et plus loin, avec plus de modestie: «J'ai donc procuré aux Persans le *Discours sur la méthode* (...) je ne saurais oublier les séances dans lesquelles les cinq chapitres du chef-d'œuvre de Descartes ont été

des lettrés iraniens que le diplomate a écrit sa traduction dans le persan classique le plus pur³⁴.

C'est Jean Boissel, néanmoins, qui nous semble avoir le mieux analysé le "mystère" qui demeure sur l'initiation de Gobineau à l'orientalisme quoiqu'il avoue que, jusqu'à présent encore, «nous sommes réduits à des suppositions»³⁵. Se référant à des lettres de Caroline, sœur d'Arthur, Boissel présume que c'est au collègue de Bienne que le pasteur J.C. Appenzeller, directeur de ce collège, – ou quelque autre professeur – voyant en ce jeune garçon de 15 ans des dispositions spéciales pour les langues, l'initia pour la première fois aux langues orientales: «Il se jetait avec son ardeur habituelle dans toutes les difficultés des écritures sanscrite, arabe, zend...» écrivait Caroline³⁶. Ce que l'on peut affirmer, cependant, c'est que si les notions acquises à cette époque ne pouvaient qu'être élémentaires, l'esprit curieux de Gobineau avait pris goût à l'Orient. Ailleurs, Caroline ajoute: «Souvent au lieu de tracer sur son grand tableau d'ardoise des signes algébriques, il se trompait et écrivait couramment des caractères arabes...», ce à quoi Boissel rétorque que ces "caractères arabes" pouvaient fort bien être des mots persans puisque son amie, Amélie Laigneau, se souvient qu'à Lorient Gobineau commençait à traduire Ferdowsi³⁷. A ce propos, Boissel note toutefois qu'on peut objecter que Gobineau pouvait traduire Ferdowsi de l'allemand, langue qu'il connaissait bien³⁸!

Par ailleurs, la correspondance même de Gobineau nous donne quelques renseignements à ce sujet. Ayant quitté la Bretagne pour Paris, Arthur écrit à son père, le 22 avril 1836: «M. Quatremère dont je suis toujours le cours de persan m'a invité à venir voir ses livres» et, à sa famille, le 9 août 1836: «j'ai beaucoup travaillé en persan (...) et fait des progrès dans l'arabe

←
communiqués à quelques hommes d'une vraie intelligence et d'une science hors ligne» (p.113).

34. Ernest Orsolle, *Le Caucase et la Perse*, Paris, E. Plon- Nourrit, 1885, p.322-323.

35. Jean Boissel, *Gobineau, l'Orient et l'Iran*, Paris, Klincksieck, 1973, p.35.

36. Citée par Jean Boissel, *op.cit.*, p.35.

37. *Ibid.*, p.38, note 72 et p.42.

38. *Ibid.*, p.43, note 98.

vulgaire»³⁹. Nous ne pouvons donc douter du fait qu'il portait un intérêt certain aux langues orientales et surtout au persan. Mais c'est seulement vingt ans plus tard qu'il pourra mettre en pratique ses connaissances; dans une lettre à son ami autrichien von Prokesh - Osten, écrite du Caire, le 26 mars 1855, Gobineau affirme qu'il «parle déjà mieux l'irani» qu'il n'aurait cru⁴⁰. Et le 5 mai de la même année, à son arrivée à Būchehr, il remarque: «mes grandes affaires sont de me remettre au persan et à l'arabe»⁴¹. Ses progrès sont rapides comme le prouve cette lettre du 9 août, écrite de Roustamābād, village proche de Téhéran:

Ma grande affaire est de travailler le persan. Je m'en occupe toute la journée. Je parle très couramment et sers d'interprète à l'occasion; aussi, au retour à la ville, vais-je me mettre à fréquenter les personnes doctes, entre autres un certain Mirzā Riza Kouli Khan qui écrit l'histoire de Perse depuis Djemschid jusqu'à nos jours⁴².

Plusieurs personnes furent témoins de ses progrès notamment le ministre Bourée qui disait de lui: «Il a appris le persan avec une rapidité merveilleuse»⁴³. L'érudit Minorsky lui reconnaît aussi «un sentiment très fin des nuances»⁴⁴ de la langue parlée. Mais beaucoup sont d'accord également pour signaler «la graphie peu uniforme et parfois fantaisiste de l'auteur»⁴⁵ ou «la fragilité des connaissances de Gobineau (...) en persan»⁴⁶. Notons, en passant, que Gobineau ne savait pas le turc⁴⁷.

39. *Ibid.*, p.58. L'éditeur remarque également, dans la note 212 de la même page, qu'il est possible que Gobineau ait suivi les cours d'arabe de Silvestre de Sacy.

40. Cité par A.B. Duff in: *Lettres persanes* d'Arthur de Gobineau, Paris Mercure de France, 1957, note 6 de la lettre I, p.20.

41. Arthur de Gobineau, *Lettres persanes*, *op.cit.*, p.14.

42. *Ibid.*, p.22.

43. Cité par A.B. Duff, *op.cit.*, note 5 de la lettre V. Bourée avait signalé ce fait dans une lettre particulière au comte Walewski, alors ministre des Affaires étrangères, datée du 1er octobre 1855.

44. Cité par A.B. Duff, *op.cit.*, note 4 de la lettre XXII.

45. A.B. Duff, *op.cit.*, note 2, p.10.

46. Jean Gaulmier, Préface, p.LXIII in: *Nouvelles asiatiques* d'Arthur de Gobineau, Paris, Garnier, 1965.

47. Dans *Trois Ans en Asie* (Paris, Leroux, 1905, p.190), Gobineau relate sa rencontre à «Ghetchy», près d'Ispahan, avec le «vénéral administrateur du

Je m'en donne aussi de plein cœur et fais des conversations à perte de vue avec tout ce qui m'approche ou vient me voir. Dans trois mois, je n'aurai plus la moindre difficulté dans la lecture des livres qui, étant aux trois-quarts en arabe, sont beaucoup plus difficiles, sans comparaison, que la conversation. Je reviendrai en Europe très habile en persan et en arabe. C'est un résultat⁴⁸.

Et un an plus tard, le 25 novembre 1856:

Maintenant, me voilà plus persan que les Persans, n'ayant le moyen de dire un mot de français que par aventure...⁴⁹.

En outre, stimulé par sa relation avec Rezā Kouli Khān, un "Mirza très intelligent", Gobineau se lance dans des recherches sur la langue pehlie, usitée en Perse sous les Sassanides, sur les dialectes d'Afghanistan et du Māzanderān et sur le vocabulaire des Bohémiens vivant en Perse⁵⁰, autant de domaines qui comblent ses préoccupations linguistiques, ethnologiques et historiques. Et c'est avec beaucoup d'orgueil qu'il peut annoncer à Caroline:

... Je te dirai que j'ai écrit l'autre jour un billet au sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères qui, ne me soupçonnant pas ce talent-là, parce que le style épistolaire est une tout autre langue que celle de la conversation, en a fait une affaire; il l'a porté chez le Sadrazam⁵¹, chez le Nizam el Moulk⁵², il l'a fait voir à toute la cour et cela m'a valu une foule de choses obligeantes, entre autres que j'avais bien tort de laisser mon gouvernement entretenir ici un ministre, des drogmans, des secrétaires, attendu que je pouvais moi seul suffire à tout⁵³.

Même si nous voulons tenir compte de l'absence de modestie du personnage, nous ne pouvons nier que, depuis qu'il était en poste à Téhéran, Gobineau avait bien amélioré ses connaissances

←
diocèse d'Ispahan» et déplore: «Malheureusement il ne savait que le turc et l'arménien».

48. Arthur de Gobineau, *Lettres persanes*, *op.cit.*, lettre VI, p.26.

49. *Ibid.*, lettre XVI, p.60.

50. Gobineau avait entrepris cette étude à la demande de Mérimée.

51. Le grand vizir, le chancelier.

52. *Nizam el-Molk* (transcription plus juste que celle de Gobineau) signifie «administrateur de l'Empire». Il s'agissait de Mirzā Ghāssem Khān, fils aîné du *Sadr-e A'zam*.

53. Arthur de Gobineau, *Lettres persanes*, *op.cit.*, lettre XVI, p.61.

en persan, parlé et écrit.

III. Apprentissage sur le terrain

En fait, c'est sur les doigts d'une seule main que nous pouvons compter le nombre de voyageurs français dans la Perse des Qādījārs qui avaient sérieusement et académiquement appris le persan, en France ou en Orient. Mais chacun sait qu'une langue vivante ne s'apprend pas seulement sur les bancs de l'école et qu'un apprentissage sur le terrain peut être parfois aussi bénéfique. «Celui qui est forcé, par un motif quelconque, d'habiter la Perse pendant plusieurs années, dit le Comte de Rochechouart, apprend la langue»⁵⁴. Et plus loin d'ajouter:

Je conseillerai toujours à celui qui veut entreprendre un pareil voyage de s'arrêter dans la première ville qu'il rencontrera, jusqu'à ce qu'il ait appris suffisamment de persan pour s'expliquer lui-même, ce qui n'est pas très difficile. Voyager avec un drogman, c'est faire du mouvement sans rien apprendre et sans rien voir⁵⁵.

Ainsi Aucher - Eloy, l'imprimeur - botaniste - entomologiste, avait-il appris à parler turc au cours de son séjour à Constantinople, ce qui lui fut bien utile non seulement en Turquie mais aussi en Perse puisque «presque tout le monde parle turc à Téhéran, mais c'est un turc assez différent du dialecte de Constantinople»⁵⁶. Ne sachant pas encore le persan pendant son premier voyage en Perse, en 1835, il se faisait habituellement comprendre par l'intermédiaire d'un locuteur de langue turque⁵⁷. Mais Jaubert affirmait que, deux ans plus tard, il «avait fait de grands progrès dans la connaissance du turc et du persan»⁵⁸. Au cours de son deuxième voyage il s'était d'ailleurs vu dans l'obligation d'apprendre rapidement le persan car son drogman,

54. Julien de Rochechouart, *Souvenirs d'un voyage en Perse*, Paris, Challamel aîné, 1867, p. 2.

55. *Ibid.*, p. 51.

56. Rémi Aucher-Eloy, *Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838*, Paris, Roret, 1843, p. 293.

57. «Le Khan me fit ensuite demander, et comme il ne parlait pas le turc, ce fut avec son mirza que j'entamai la conversation». (*Ibid.*, p. 299).

58. Amédée Jaubert, «Notice sur la vie et les travaux d'Aucher-Eloy», *Relations de voyages...*, *op. cit.*, de Rémi Aucher-Eloy, p. XXIII.

nommé Nicolas, ne put l'accompagner au-delà d'Ispahan étant atteint d'une hydropisie due à des fièvres contractées au Guilân.

Drouville, quant à lui, du fait même de sa profession, ne semble avoir été en contact qu'avec l'entourage et l'armée du prince 'Abbās Mirzā, gouverneur des troupes d'Azerbāidjān, c'est-à-dire avec des Persans de langue turque. Ceci apparaît très nettement dans la transcription des xénismes qu'il utilise dans son *Voyage en Perse* et qu'il a sans aucun doute recueillis dans ses conversations avec des officiers. Dans sa «Préface», il nous met lui-même en garde en signalant dans une langue peu scientifique:

Quant aux mots persans ou turcs qu'on trouvera dans cet ouvrage, j'ai tâché de les rendre de la manière la plus conforme à la prononciation du pays; elle ne peut être guère fidèle avec nos caractères qui se refusent à l'expression des syllabes fortement gutturales. Ceux qui voudront une orthographe plus grammaticale feront bien de consulter les ouvrages de M. Langlès qui a traité cet objet avec beaucoup de soin⁵⁹.

Pour sa part, Ch. Texier prétendait pouvoir communiquer avec les autochtones du pays qui faisaient souvent usage de la langue turque que l'archéologue avait apprise en Turquie: «Le père Derdérian parle le persan et le turc, écrit-il, et l'usage de cette langue m'était devenu assez familier depuis tant d'années que j'habitais la Turquie, pour pouvoir causer avec lui sans le secours d'un interprète»⁶⁰. Pourtant, son itinéraire le menant dans le sud de la Perse, où la langue turque n'est plus en usage et où les habitants ne parlent que le persan, Texier admet alors que ses connaissances des langues orientales sont loin d'être parfaites:

On peut dès lors se faire une idée, de ce qu'étaient les conversations traduites du persan en turc par Myrza-Ali, son domestique persan, qui les rendait à Méhémet, son domestique turc, du turc en grec de Méhémet à moi, et enfin du grec en français quand je voulais les communiquer à mes compagnons de voyage⁶¹.

L'un des plus curieux voyageurs qui prétendît avoir appris le

59. Gaspard Drouville, *Voyage en Perse pendant les années 1812 et 1813*, Saint-Petersbourg, Pluchart, 1819, p. X.

60. Charles-Félix-Marie Texier, *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, Paris, Firmin Didot, 1852, II/137.

61. *Ibid.*, p. 141.

persan en cours de voyage est sûrement J.P. Ferrier, ce militaire aventurier qui traversa la Perse, d'ouest en est, en caravane. Il se vantait en fait d'être aussi compétent en persan que ses compagnons de route, les pèlerins de retour de Karbala ou en route pour Méched: «Je parlais le persan comme eux, affirme-t-il, et je passai inaperçu dans la foule»⁶². Très fier de ses aptitudes linguistiques, Ferrier explique à ses lecteurs:

La connaissance que j'avais de leur langue me permettait d'apprécier la véritable portée de leurs paroles, bien mieux encore que celui qui est obligé de se les faire traduire par un drogman, lequel le plus souvent, en dénature le sens ou le rend très imparfaitement. C'est pour cela que sur une foule de relations qui ont été imprimées de voyages en Perse et dans l'Asie centrale, il y en a tout au plus deux ou trois qui soient écrites de manière à donner une idée de ce qui existe réellement dans ce pays⁶³.

Si nous voulons bien le croire quand il nous assure qu'il pouvait communiquer avec les Persans, nous pouvons néanmoins douter du niveau de la langue qu'il avait apprise: jamais dans son récit il ne rapporte de conversation soignée, alors qu'il est absolument certain qu'il a eu des contacts – mais peut-être pas en persan – avec de nombreuses personnalités persanes à une époque où il avait encore toutes les faveurs de la cour; par contre, ses relations de conversations avec les gens du peuple (muletiers, caravaniers, pèlerins, domestiques, etc.), nombreuses et colorées, nous donnent de multiples exemples de ce qu'on nomme en persan «la langue des muletiers»! Jugeons-en par ces quelques paroles prononcées par un marchand de brochettes et enregistrées par Ferrier:

... je restai face à face avec le kebabdji, qui me dit alors: «Que veulent-ils donc ces bâtards-là (*haramzadèh*)? (...) Veulent-ils donc ruiner ma maison, ces *zeher-mar* (poison de vipère)? Qu'ils aillent en enfer!»⁶⁴.

Ou bien par ses propres invectives:

Ma haine contre mes compagnons de route s'était augmentée (...) «Je sais que vous mangeriez de l'excrément qui sort du corps de l'homme

62. J.P. Ferrier, *Voyage en Perse, dans l'Afghanistan, le Bélouchistan et le Turkestan*, Paris, Dentu, 1960, I/6.

63. *Ibid.*, p. 130.

64. *Ibid.*, p. 128.

(*go-mikhourid*). Je ferai brûler les cendres de vos pères (*pederhayé chouma mi souzounem*) et je casserai la tête au premier qui viendra de nouveau m'ennuyer». Cette apostrophe avait calmé jusqu'aux plus animés...⁶⁵

De tous les voyageurs français, Ferrier est assurément le plus doué quand il s'agit d'employer la langue verte des Persans.

IV. Un cas particulier: Jane Dieulafoy

En ce qui concerne l'unique femme écrivain de notre corpus, Jane Dieulafoy, il semble bien qu'elle ait eu quelques connaissances de persan, aussi sommaires fussent - elles, avant son arrivée en Perse puisqu'à Nakhtchivān, près de la frontière russe, elle raconte:

Sur le seuil de la porte, j'entends pour la première fois parler persan. J'ai douté jusqu'ici de moi-même et du dictionnaire de Bergé^[66], aussi j'éprouve un vrai bonheur à reconnaître plusieurs mots péniblement gravés dans ma mémoire et à pouvoir enfin échanger quelques paroles⁶⁷.

Ne sachant ni le russe⁶⁸, ni le turc d'Azarbāidjān⁶⁹, ni le turc osmānli⁷⁰, Jane doit très rapidement se perfectionner en persan, langue dont l'apprentissage n'est pas aussi simple qu'elle le souhaiterait. Son récit ne cache pas les quiproquos avec ses interlocuteurs indigènes comme le prouve l'incident suivant qui a lieu à Marand, tout au début de son itinéraire en Perse:

Il est à peine midi quand nous franchissons, grâce à un temps de galop qui nous vaut les malédictions des tcharvaders, les murs d'enceinte de la ville. «*Yavach, madian por ast!*» crient derrière moi les muletiers en levant avec désespoir les bras au ciel. Je ne comprends pas et cours de

65. *Ibid.*, p. 135.

66. Adolphe Bergé, *Dictionnaire persan-français*, Paris, Maisonneuve, 1868.

67. Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, Paris, Hachette, 1887, p. 24.

68. «Depuis Tiflis, je me suis toujours exprimée par signes et par dessins...», remarque-t-elle (*Ibid.*).

69. A Tabriz, fascinée par un derviche qui raconte les exploits de Rostam, Jane explique: «... sa pantomime est si expressive qu'on peut suivre le développement de l'épopée sans comprendre le patois turc dans lequel il s'exprime» (*Ibid.*, p. 43).

70. *Ibid.*, pp. 587, 591.

plus belle. (...) Mais, quand nos hommes nous ont rejoints, je suis bien obligée de reconnaître mes torts: *Madian por ast* veut dire «la jument est pleine» (...) j'ignorais le sexe et l'état physiologique de ma monture. Je n'ai pas compris non plus la signification de *yavach* (doucement). Dans mon dictionnaire, cet adverbe se traduit par *aesta*. J'apprends alors que cette dernière expression, usitée dans un sens poétique, ne sert jamais dans la langue vulgaire⁷¹.

Prenant peu à peu conscience des différents niveaux de langue utilisés selon la classe sociale à laquelle appartiennent ses locuteurs et de la tendance des Persans à employer un grand nombre de formules de politesse ce qui «rend les formes de la langue persane 'élégante' très difficiles à apprendre» (p. 46), Jane décide de suivre quelques cours auprès du mirzā du consulat de France à Tabriz. Son mari, l'archéologue, – apparemment moins doué qu'elle – qui s'exprime, selon Jane «comme un grossier personnage» et dont l'«accent est détestable», bien qu'il «commence à se faire comprendre», assistera aussi à ces leçons «afin de corriger ou tout au moins d'améliorer la prononciation des mots les plus usuels» (*Ibid*).

La langue persane littéraire semble particulièrement obscure à Jane Dieulafoy: assistant un jour, chez un gouverneur, à un discours d'accueil que fait un mirzā à ce dernier dans des termes extrêmement poétiques, elle avoue en toute honnêteté:

... je ne comprends pas un traître mot de ce langage fleuri, mais je juge opportun d'opiner du bonnet et de faire ainsi preuve d'un esprit délicat (p.61).

Tout comme les fioritures littéraires, la langue populaire lui échappe. Il ne lui reste alors qu'à faire jouer son intuition, ainsi qu'à Sultanieh:

Escortés des femmes qui se sont jointes à leurs maris et débitent avec volubilité un vocabulaire d'injures dont je démêle mal la signification, mais dont je devine sans peine le sens, suivis d'une nuée de gamins qui lancent de petites pierres dans nos jambes, nous arrivons enfin chez le chef du village (p.92).

Bien qu'il soit certain que Jane fût incapable de déchiffrer un document manuscrit (p.161), elle montrait toujours beaucoup de bonne volonté à converser avec les Persans qu'elle rencontrait et,

71. Jane Dieulafoy, *op. cit.*, p. 35.

comme Marcel semblait avoir des difficultés pour s'exprimer en persan, c'est à elle que revenait la responsabilité des contacts verbaux au cours de leurs déplacements ou au fil des visites auxquelles ils étaient tenus d'assister. Jane nous explique, avec justesse, ce que vit tout étranger en Perse. Il s'agit, ici, d'une visite chez Fātīma khānoum, à Avah, près de Sāveh:

La conversation s'est longtemps prolongée; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir que ces dames se décidassent à parler l'une après l'autre, et j'ai dû souvent leur faire répéter leurs questions, afin de bien les comprendre. Elles ont mis d'ailleurs la meilleure volonté du monde à saisir le sens de mes paroles, puis elles m'ont fait redire mes phrases en plaçant les verbes à leur temps, et en intercalant au moment opportun les formules de politesse usitées dans une semblable conversation. Les substantifs au nominatif et les verbes à l'infinitif se présentent assez vite à ma mémoire, mais je confonds le génitif et l'accusatif, le passé, le présent et le futur, et je manque surtout dans mon langage de ces élégances qui font, assurent mes professeurs au court jupon, le grand charme et le mérite de la langue persane (pp.179-180).

Consciente, d'une part, de son inaptitude à maîtriser les formules de politesse ainsi que les difficultés de «l'écheveau grammatical» du persan, peu scrupuleuse, d'autre part, sur les questions d'étiquette, Jane prenait toujours une «précaution préliminaire» avant de s'adresser à des personnes de haut rang:

Dès que j'arrive devant un gouverneur ou un personnage important, je commence par lui déclarer que j'ignore les finesses et les élégances de la langue, ayant eu en fait de professeurs les tcharvadars racolés tout le long de la route (p. 435).

Ce rapide tour d'horizon, quoique non exhaustif, suffit à nous montrer que certains voyageurs français en Perse possédaient effectivement un certain degré de connaissance de la langue persane, les uns se contentant de *converser*, d'autres étant capables de *lire* des ouvrages, des rapports ou des notes de travail, d'autres encore – ce qui était beaucoup plus rare – *d'écrire*, ne serait-ce que quelques lignes.

V. Difficultés de communication et leurs conséquences

Quant aux autres voyageurs – qui constituaient une majorité silencieuse (lorsqu'il s'agissait de parler persan) – comment pouvaient-ils donc communiquer avec les indigènes?

Ce problème était vite résolu pour les diplomates, tels que le comte de Sercey⁷², ou les chargés de mission diplomatique, et leur entourage, qui étaient toujours accompagnés de drogman, interprètes ou Jeunes de langue. Certains d'entre eux, d'ailleurs, avaient des compétences toutes particulières, comme le témoigne G.A. Olivier:

La mission, dont nous étions chargés, exigeant que nous eussions un drogman probe et intelligent, nous proposâmes à un jeune Ragusais, nommé Caraman, de nous suivre. M. Caraman, était le commis d'un négociant italien, dont les majeurs, établis à Constantinople, venaient de faire banqueroute: il jouissait à Bagdad d'une très bonne réputation; il savait fort bien l'italien, le turc et l'arabe; il parlait un peu le français, et se livrait depuis quelque temps à l'étude du persan. Comme il allait se trouver sans emploi, il saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de voir la Perse, d'en apprendre plus promptement la langue et de se frayer par là une route au drogmanat chez quelque ambassadeur européen⁷³.

Et la présence d'un drogman auprès d'un chargé de mission pouvait quelquefois même éviter de sérieux incidents: Olivier raconte comment, à l'époque où il attendait le retour d'Aghā Muhammad Khān à Téhéran et où il occupait ses loisirs à herboriser, il voulut un jour sortir de la ville, sans savoir qu'«on entraît à Téhéran comme on voulait, mais qu'on n'en sortait pas de même»⁷⁴. Sans l'aide de son interprète, notre naturaliste aurait eu toutes les peines du monde à retourner dans la capitale, ce qui sans aucun doute aurait causé l'échec de sa mission auprès du souverain.

Ignorant les ordres du gouvernement, et **ne comprenant pas ce qu'on me disait**^[75], je crus que ces gardes me demandaient simplement une étrenne: je les renvoyai donc au drogman, et je sortis. M. Caraman eut bien de la peine à empêcher qu'on ne courût après moi pour m'obliger à

72. Comte de Sercey, *Une Ambassade extraordinaire: la Perse en 1839-1840*, Paris, L'artisan du Livre, 1928.

73. Guillaume-Antoine Olivier, *Voyage dans l'empire othoman, l'Egypte et la Perse*, fait par ordre du gouvernement pendant les six premières années de la République, Paris, H. Agasse, 1801-1804, V/3.

74. *Ibid.*, p. 83.

75. C'est nous qui soulignons.

rentrer (...) je dis au drogman: donnez quelques pouls^[76] à ces gens-là, et qu'ils nous laissent tranquilles. (...) Je ne fis plus attention à eux. Je m'amusai pendant plus d'une heure à ramasser des plantes, à prendre quelques insectes, et à considérer la redoute qui se trouvait à trois cents pas de la porte. Je repris ensuite le chemin de la ville, les gardes se tenant toujours à quelques pas de moi⁷⁷.

En lisant le *Voyage en Turquie et en Perse* d'Hommaire de Hell, on apprend aussi que celui-ci, pendant tout le voyage de Tabriz à Téhéran, était assisté d'un drogman et que dans la capitale et à Ispahan, il ne faisait pas une seule visite officielle, il n'était reçu à aucune audience sans être accompagné de l'interprète de la Légation, M. Nicolas⁷⁸.

Il en était de même du Docteur Feuvrier, médecin militaire attaché pendant plusieurs années à la personne du Châh de Perse, qui devait recourir à un interprète pour converser avec le souverain au sujet de sa santé⁷⁹. Seul, il se trouvait quelquefois handicapé par son ignorance de la langue persane ce qui exacerbait sa rivalité avec les médecins persans de Nâsereddin Châh:

Ces trois graves personnages causent un instant entre eux à voix basse, raconte-t-il, font ensuite connaître au chah le résultat de leur conversation, après quoi, sans que je sache ce qu'ils ont dit ni ce qui est décidé, nous sommes tous congédiés⁸⁰.

Si la présence d'interprètes et de drogmans était une nécessité pour les envoyés du gouvernement français, certains «touristes» sentaient eux aussi le besoin d'avoir auprès d'eux des compagnons de route qui sussent la langue des contrées traversées:

Nous ne parlions pas le russe et encore moins le tatar et le persan, raconte Orsolle: la première précaution à prendre était donc d'engager un drogman – tous ceux qui ont voyagé en Orient savent que de ce choix dépend une grande partie de l'agrément du voyage et des frais qu'il

76. «Monnaie de cuivre fort épaisse, qui vaut un peu plus de cinq centimes».

77. Guillaume-Antoine Olivier, *op. cit.*, V/84-85.

78. Xavier Hommaire De Hell, *Voyage en Turquie et en Perse: pendant les années 1864-1847 et 1848*. Paris, P. Bertrand, 1854-1860, 2 vols.

79. Jean-Baptiste Feuvrier, *Trois Ans à la cour de Perse*, Paris, F. Juven, 1900, p. 75.

80. *Ibid.*, p. 67.

occasionne – (...) nous trouvâmes immédiatement un interprète italien d'origine, nommé Jérôme Realini, qui parlait, outre le français et le russe, le turc, l'arménien, le géorgien, le persan, le kurde, le tatar...⁸¹

Pour la même raison, Jean de Pontevès de Sabran avait engagé à son service un certain Joseph David, «serviteur interprète, chaldéen, catholique intransigeant, à l'œil gros, rond et doux... Il parle à peine le russe, nous dit le voyageur, et pas très bien le français; mais il connaît les divers idiomes persans, tartares et turcs»⁸². Mais quand il s'agit de visites officielles, Pontevès de Sabran fait appel à des traducteurs de plus haute naissance: chez Zell-es-sultān, par exemple, il demande au docteur Mirzā Hossein Khān, «diplômé des facultés de Paris et de Londres» de lui servir d'interprète auprès de l'ancien gouverneur d'Ispahan⁸³. Quand, toutefois, il ne peut avoir recours à aucune aide, il se rend compte des difficultés de communication; tel est le cas à Sabzevār: «La conversation laisse beaucoup à désirer, dit-il, notre interprète étant resté, d'après nos ordres, au tchapar - khanêh»⁸⁴.

Bien qu'il sût lui-même le turc, pendant son premier voyage, et le persan, dans son deuxième voyage, Aucher - Eloy se faisait, lui aussi, accompagner de drogmans. Celui qui était à son service en Perse, étant atteint d'hydropisie, dut cependant rester à Ispahan pour se faire soigner par les missionnaires et Aucher - Eloy se trouvant contraint à continuer seul son voyage dans le sud de la Perse de s'écrier: «Me voilà pendant six mois, au moins, condamné à ne plus parler français. Je ne dois plus faire usage que de turc et de persan, et par hasard d'italien à Chyraz et à Bouchyr»⁸⁵! Souffrance intellectuelle qui s'ajoutera vite à des problèmes de santé dont Aucher - Eloy ne pourra se remettre: il

81. Ernest Orsolle, *op. cit.*, pp. 50-51 (Ernest Orsolle, docteur en droit, né à Mons en Belgique, en 1858, est le seul voyageur non français, bien que francophone, de notre corpus; nous l'y avons néanmoins inclus en raison de l'influence certaine de son ouvrage sur les récits de voyageurs français publiés dans le dernier quart du siècle).

82. Jean de Pontevès De Sabran, *Notes de voyage d'un hussard: un raid en Asie*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 69.

83. *Ibid.*, p. 116.

84. *Ibid.*, p. 194.

85. Rémi Aucher-Eloy, *op. cit.*, p. 473.

mourra à Ispahan.

Contrairement à ces voyageurs prévoyants, d'autres ne jugent pas utile la présence constante d'un interprète. Lacoïn de Vilmorin, jeune insouciant qui décide, sur un coup de tête, d'entreprendre un voyage en Perse, sans savoir un seul mot de persan, ne se préoccupe même pas de ce problème. Abdi Khān, un Persan compatissant, lui met la puce à l'oreille, juste au moment où il va franchir la frontière, en lui disant: «Tenez, Monsieur, (...), sur ce petit papier, j'ai écrit à la hâte les mots persans les plus usuels, ceux dont vous aurez besoin au cours de votre voyage jusqu'à Tauris...»⁸⁶. Et le jeune voyageur de réfléchir alors sur son sort: «Je suis maintenant seul, sans soutien, abandonné dans un pays inconnu, au travers duquel je vais errer à l'aventure, ignorant du lendemain»⁸⁷. L'apprentissage d'un vocabulaire restreint ne se fera pas sans peine ni sans quiproquos d'autant plus pittoresques que les connaissances de Lacoïn de Vilmorin concernant la civilisation persane semblent des plus rudimentaires, comme le prouvent les deux incidents suivants qu'il nous raconte bien naïvement:

Je me rappelle aujourd'hui une longue conversation que nous avons eue devant les ruines d'un vieux caravânséraï. Je demandais à mon guide ce que c'était que ce monument, et, tout ce que je pus en tirer, fut cette réponse: *Chat a passé*. Plus tard, cette réponse me vint à l'esprit et je compris ce que ces mots signifiaient. Il m'expliquait simplement que ce caravânséraï, comme la plupart de ceux de la Perse, avait été construit sous le règne de Châh Abbâs⁸⁸.

Et une fois arrivé à Téhéran, après un mois et demi déjà de randonnées en Perse, s'adressant au frère du photographe d'un lycée de la capitale afin d'obtenir des documents sur cette ville, il remarque: «[le photographe] ne parlant point le français, nous ne pouvons nous entendre, et ce brave garçon veut absolument me photographier, au lieu de me procurer les vues que je lui demande»⁸⁹.

86. Auguste Lacoïn De Vilmorin, *De Paris à Bombay par la Perse*, Paris, Firmin-Didot, 1895, p. 53.

87. *Ibid.*

88. *Ibid.*, p. 54.

89. *Ibid.*, p. 182.

En ce qui concerne les difficultés de communication de ces voyageurs français, qui ignorent ou savent mal le persan, dans leurs relations avec les Persans, les réactions semblent varier selon la personnalité de chacun. Le docteur Jules - Charles Teule déplore son ignorance:

Pour acquérir (...) des données un peu certaines, il faudrait non seulement faire un séjour prolongé dans la Perse, mais encore avoir une parfaite intelligence de la langue du pays. Que ce dernier obstacle est grand et qu'il diminue l'abondance des moissons du voyageur exact et scrupuleux!⁹⁰

Quant au frère du général Gardane, entouré des membres de la Légation dont certains ne manquaient pas de compétences en langues orientales, il se lamentait ainsi:

Tout le monde cherche à parler la langue persane. Qu'il est triste d'être sourd et muet! Je comprends quelques mots persans, parce qu'ils sont anglais⁹¹.

D'autres voyageurs ne peuvent se résigner à être sourds et muets! Mais n'ayant aucune notion de la structure même de la langue persane, leur seule ressource est de chercher dans un dictionnaire de poche – qui n'est d'ailleurs pas toujours français/persan – les mots qui leur sont nécessaires pour s'exprimer, d'une manière rudimentaire, avec les Persans de rencontre. C'est le cas d'Henry Binder qui regrette si souvent de ne pouvoir «causer». Reçu par un gouverneur du Kurdistan, Binder nous fait part de ses difficultés:

Le gouverneur (...) me reçoit fort bien et m'accorde ce que je lui demande à grand' peine, par l'intermédiaire de Yovan son cuisinier et de mon dictionnaire français - turc. Ce doit être un spectacle amusant que de me voir, tenant mon cheval par la bride, embarrassé de mes armes et de mon fouet, feuilleter mon dictionnaire pour accoucher d'un mot qui, le plus souvent, est incompréhensible⁹².

90. Jules-Charles Teule, *Pensées et notes critiques extraites du journal de mes voyages dans l'empire du sultan de Constantinople, dans les provinces russes, géorgiennes et tartares du Caucase et dans le royaume de Perse*, Paris, Arthus Bertrand, 1842, II/483.

91. Paul-Ange Louis de Gardane, *op. cit.*, p. 73.

92. Henry Binder, *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, Paris, Maison Quantin, 1887, p. 331.

Le même genre de scène se reproduit à Kerind où il fait demander le «kaïmagan»⁹³:

Mais on ne me comprend pas; kaïmagan est un mot turc, et cette fonction n'existe pas en Perse. Ne sachant comment me faire entendre, je montre à tout hasard la lettre du velyed [vali-'ahd] de Tauris (...), je vais voir le chef du village (...) et j'essaye, toujours à l'aide du dictionnaire, de lui dire quelques mots. Je regrette de ne pouvoir causer plus facilement...⁹⁴.

Et, à Kermānchāh, invité chez un riche propriétaire de cette province, Binder remarque:

Assis autour d'une table, sur des chaises de jardin, nous causons à l'aide d'un vocabulaire persan-anglais en attendant l'heure du dîner⁹⁵.

Curieusement, cependant, ce chargé de mission scientifique du Ministère de l'Instruction publique, courtois et bien élevé lorsqu'il rencontre des personnages de marque, perd son sang-froid et ses bonnes manières avec les gens du peuple auprès desquels il ne peut se faire comprendre: ne pouvant s'expliquer avec ses muletiers à qui il a donné l'ordre de lever le campement, ceux-ci «refusent de partir, prétendant, que les chevaux n'en peuvent plus (...) Comme il faut en finir, que les coups de fouet n'ont pu faire obéir les tcharvaders, je tire mon revolver, explique-t-il sans aucune honte, et m'approche d'eux; voyant l'arme à deux doigts de leur figure, ils se décident à quitter la place» (p. 104). Il est bien évident que si Henry Binder avait pu parler persan, il n'aurait pas fait preuve de tant d'agressivité; il n'aurait pas non plus, à Qasr-e Chirin, envoyé, d'un coup de poing, un autre tcharvadar «rouler dans le fumier» (p. 332) ni, au relais de Melaguird, brisé «la mauvaise serrure en bois» (p. 378) de l'entrée de la maison du Persan qui l'avait logé et qui refusait d'accepter la monnaie d'or russe qu'il voulait lui donner de force!⁹⁶

Les réactions d'Aucher - Eloy procèdent souvent de la même

93. La prononciation exacte de ce xénisme est [qāyem-maqām].

94. Henry Binder, *op. cit.*, pp. 341-342.

95. *Ibid.*, p. 363.

96. Tavernier, qui ne savait non plus ni le persan ni le turc, nous a déjà donné un exemple de ces troubles caractériels. *Les six voyages en Turquie et en Perse*, Paris, Maspero, 1981, I/169.

violence: trop souvent, il cingle ses interlocuteurs de son fouet, leur lance des pierres ou décharge sur eux quelques rafales de son fusil. Mais son comportement brutal semble moins provenir d'une absence de connaissances linguistiques que d'une sorte de complexe d'infériorité vis-à-vis des Persans: ayant souvent l'impression d'être la risée des gens du pays, il ne sait que se défendre par les coups ou par des volées d'injures – en turc et en persan! Il nous relate ainsi son arrivée à Ispahan:

A peine y eus-je paru que mon costume européen excita les rires insolents de cette populace, la plus vile de toutes celles de la Perse; on ne se contentait pas de rire, on faisait entendre à mon passage une sorte d'éternuement qui ressemble au bruit que font les chèvres: rien n'est plus méprisant parmi les Persans. J'adressai des injures à ces misérables, espérant leur en imposer, mais je ne fis qu'exciter des huées plus vives...⁹⁷

Et sa riposte à un douanier qui voulait lui extorquer un droit de passage d'un toman nous offre un autre exemple de son caractère emporté:

J'eus recours à toute mon éloquence injurieuse turque et persane, raconte-t-il; les haram zadé! keupeck ogli! ai redzem! satim^[98] et autres belles paroles lui furent prodiguées⁹⁹.

Le couple Dieulafoy ne fait pas exception à ce sujet: malgré la bonne volonté de Jane et ses efforts pour communiquer avec les Persans, dans leur propre langue, il arrive que les difficultés d'élocution et de compréhension des deux archéologues provoquent des incidents tels que le suivant: les muletiers de leur petite caravane ayant réclamé une avance de quelques tomans, «deux heures se perdent en discussions. De guerre lasse, Marcel lève son fouet. Les tcharvadars, se sentant en nombre, font blanc de leurs poignards. Affolée, avoue Jane, j'accours le revolver au poing, et passe à Marcel un second pistolet. Nos ennemis reculent; nous sommes vainqueurs»¹⁰⁰.

97. Rémi Aucher-Eloy, *op. cit.*, p. 467.

98. Ces expressions peu flatteuses signifient «bâtard, fils de chien, etc.» la dernière semblant être la déformation de *yetim* qui veut dire, littéralement, «sans père ni mère»...

99. Rémi Aucher-Eloy, *op. cit.*, p. 608.

100. Jane Dieulafoy, *op. cit.*, p. 38.

Les quelques cas que nous venons d'évoquer suffisent à montrer la fragilité des connaissances en persan de la plupart des voyageurs français en Perse bien que certains d'entre eux aient passé des mois, voire des années dans ce pays.

VI. Des circonstances atténuantes

A quelques exceptions près, les voyageurs français avaient donc, dans l'ensemble, peu d'aptitude à utiliser les quelques connaissances de persan qu'ils avaient acquises soit avant soit pendant leur séjour en Perse. Leur attitude fréquemment agressive envers les Persans – en particulier envers les petites gens – en est une preuve flagrante. Et pourtant, sans vouloir vraiment les blanchir, nous pouvons trouver quelques raisons non pas qui les disculpent ni qui justifient leur faiblesse linguistique mais qui expliquent leur absence de motivation pour se perfectionner en persan.

Le premier argument que l'on puisse invoquer est que l'esprit français se prête mal à l'apprentissage des langues étrangères (orientales, de surcroît) et que le Français, hors de chez lui, par chauvinisme ou par simple paresse, s'attend souvent à être compris même si, à des milliers de kilomètres de Paris, il persiste à s'exprimer dans sa propre langue, que certains voyageurs passent leur temps, à l'étranger, à rechercher des concitoyens, que presque tous, enfin, ne se déplaçaient qu'avec un compagnon de route, de même nationalité, ou étaient entourés, du fait de leurs fonctions, des membres français d'une légation ou d'une mission.

Il faut également ajouter qu'au XIX^e siècle un grand nombre de personnes de l'aristocratie persane ou de la cour des différents souverains qādjārs savaient le français, certains ayant reçu une éducation française par l'intermédiaire de professeurs français résidant en Perse, d'autres ayant voyagé en Europe ou fait des études en France. 'Abbās Mirzā, fils de Fath-'Alī Chāh, fut le premier à être conquis par l'idée de créer des écoles «à l'européenne». Quelques années après sa mort, le nouveau gouverneur de l'Azerbāidjān semblait, lui aussi, favorable aux projets d'Eugène Boré – et du gouvernement français – d'ouvrir, à Tabriz, une université persane de langue française. En

1851, dès les premières années du règne de Nāsereddin chāh, son premier chancelier, Mirzā Taghī Khān, créa, à Téhéran, un établissement, l'équivalent d'un Collège Polytechnique, qu'il nomma le Dār ol-Fonoun, où les cours de Sciences, d'Agriculture et de Sciences politiques, ainsi que l'enseignement de certaines disciplines militaires, se faisaient en français¹⁰¹. Par ailleurs, à la même époque, le français était enseigné dans une soixantaine d'écoles privées, éparpillées dans la capitale aussi bien qu'en province. Ainsi, le français devenait rapidement la langue de prédilection de l'élite iranienne. Parallèlement à ces progrès de l'enseignement du français en Perse, Nāsereddin chāh envoyait un certain nombre d'étudiants persans suivre des cours en France, à l'Ecole Polytechnique, à Saint-Cyr, à l'école vétérinaire d'Alfort, dans les facultés de droit et de médecine et à l'Ecole des Arts et Métiers¹⁰². Plus tard, sous le règne de Mozaffareddin chāh, «la jeunesse persane prit librement son essor vers l'Europe... De beaucoup le plus grand nombre gagna les contrées de langue française, Belgique, Suisse, Constantinople et même Beyrouth. Au début du XX^e siècle, on comptait, en dehors du pays, près de 600 étudiants persans»¹⁰³.

Nombreux sont les voyageurs qui attestent les connaissances pratiques de français de quelques membres de la famille royale, de certains ministres ou gouverneurs, ou de diverses personnalités de la Perse du XIX^e siècle. En 1840, notamment, le comte de Sercey ainsi qu'Hommaire de Hell, quelques années plus tard, tous deux fascinés par un des oncles de Mohammad chāh, Malek Kāzem [Qāsem] Mirzā, qui «parlait parfaitement bien le français»¹⁰⁴ et, en 1881, Jane et Marcel Dieulafoy sont reçus par le frère de Nāsereddin chāh, gouverneur de Qazvin, qui

101. Pour de plus amples renseignements sur cet établissement, cf. A. Rouhbakhshan, «Le rôle du Dar ol-Fonun dans l'expansion du français en Iran». *Luqmān*, 3(2), 1987, pp. 33-54.

102. Selon A.A. Siassi, c'est en 1860 que fut envoyé en France le premier groupe d'étudiants persans. (Ali Akbar SIASSI, *La Perse au contact de l'Occident*, Paris, Ernest Leroux, 1931, p. 127).

103. Eugène Aubin, *Op. cit.*, p. 190-191.

104. Comte de Sercey, *op. cit.*, p. 130 et Xavier Hommaire de Hell, *op. cit.*, pp. 7-8.

«s'exprime très purement» en français et avec lequel ils ont «un assez long entretien sur le nihilisme, les épreuves des francs-maçons, les tables tournantes»!¹⁰⁵

Les connaissances en français de Nāsereddin chāh sont sujettes à controverse. Les Dieulafoy ayant été reçus à la Cour, Jane affirme à propos du souverain: «Il parle assez bien le français et n'a eu recours, en causant avec nous, ni à son premier interprète, Saniet Doaulet, ni au docteur Tholozan»¹⁰⁶. Par contre, le docteur Feuvrier qui, quelques années plus tard, passa trois ans auprès de Sa Majesté impériale, disait de lui: «... le chah comprend peu le français et le parle encore moins; il peut saisir et dire quelques mots, lancer une courte phrase, mais il n'est pas plus capable de suivre que de soutenir une conversation»¹⁰⁷.

Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'étant donné le talent naturel des Iraniens pour apprendre une langue étrangère ainsi que les conditions particulières offertes à la classe supérieure pour qu'ils s'initiassent au français, il ne paraît pas étonnant que la plupart des voyageurs français en Perse aient, bien souvent, choisi la solution la plus facile, à savoir converser dans leur propre langue.

105. Jane Dieulafoy, *op. cit.*, p. 105.

106. *Ibid.*, p. 135.

107. Jean-Baptiste Feuvrier, *op. cit.*, p. 12.

Vient de paraître

STUDIA IRANICA - CAHIER 13

ANTHOLOGIE DE
ZĀDSPRAM

۱. ۱۱۱۱ ۱۱ ۱۱
 ۲. ۱۱۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱
 ۳. < ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ ۱۱ >
 ۴. ۱۱
 ۵. ۱۱
 ۶. ۱۱
 ۷. ۱۱

EDITION CRITIQUE DU TEXTE PEHLEVI

TRADUIT ET COMMENTÉ PAR

PH. GIGNOUX ET A. TAFAZZOLI